

Lamartine dans les Balkans

Madalin ALEXANDRU¹

Le contexte historique et politique où Lamartine a entrepris son voyage en Orient devra être envisagé selon le parallèle des événements de l'Europe et du monde musulman à partir de l'époque de la Révolution de 1789 jusqu'aux environs du départ de Lamartine en Orient.

Pour Lamartine, « la révolution française, qu'on appellera plus tard la révolution européenne, car les idées prennent leur niveau comme l'eau, n'est pas seulement une révolution politique, une transformation du pouvoir, une dynastie à la place d'une autre, une république au lieu d'une monarchie ; tout cela n'est qu'un accident, symptôme, instrument, moyen »². Selon lui, être révolutionnaire c'est refuser la stagnation, « mais l'idée de révolution, c'est-à-dire de changement et d'amélioration, n'en éclaire pas moins l'esprit, n'en échauffe pas moins le cœur »³. Lamartine lance néanmoins l'appel à l'action, à l'espoir d'un nouvel avenir : « On voit les positions prise et perdues, les idées restées sur le champ de bataille, celles qui sont blessées à mort, celles qui vivent encore, celles qui triomphent ou triompheront ; on comprend le passé ; on comprend le siècle ; on entrevoit un coin de l'avenir ».⁴ Lamartine trouve une solution dans l'apologie qu'il fait à la colonisation mais dans tout ce que ce terme revêt de meilleur dans le respect, l'amitié et la compréhension des nations colonisées et colonisatrices.

En fait, Lamartine a pris conscience de la situation de l'Empire ottoman lors de son voyage en Orient. Il a saisi sur le vif le chaos ethnique qu'était alors l'Empire ottoman. Mais il a appris à connaître l'Oriental et ce qu'on pouvait attendre de sa part afin de réaliser la collaboration avec l'Occident en tant qu'œuvre de civilisation commune. Lamartine est trop

¹ Université de Bucarest ; Ecole Doctorale - Etudes littéraires et culturelles, Faculté de Langues et Littératures Etrangères.

² Le Résumé politique, Alphonse de Lamartine, in Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur, Paris, Chez l'éditeur, 1861, pp. 508-509.

³ *Idem*.

⁴ *Ibidem*, p. 510.

persuadé que l'Empire ottoman est fini, que les Turcs sont non seulement une nation décadente, mais une nation moribonde. Selon lui, les Turcs n'existent pour ainsi dire plus. Mais ils sont partout en infime minorité. L'Orient n'est qu'un ramassis de populations hybrides, Arabes, Grecs, Arméniens, Juifs, Maronites, qui n'ont d'autre désir que de secouer le joug ottoman et de se grouper en états autonomes sous le protectorat de l'Europe⁵. Lamartine pense que l'Europe devrait s'empresse de prendre en compte ce vœu et qu'au lieu de faire des guerres sanglantes pour maintenir le despotisme du sultan, elle préside au partage d'un Empire qui se décompose de lui-même. Lamartine médite sur le rôle que la France pourrait jouer face à l'agonie de l'Empire Ottoman, quelle position devrait-elle adopter car :

Faut-il faire la guerre à la Russie pour l'empêcher d'hériter des bords de la mer Noire et de Constantinople ? Faut-il faire la guerre à l'Autriche pour l'empêcher d'hériter de la moitié de la Turquie d'Europe ? Faut-il faire la guerre à l'Angleterre pour l'empêcher d'hériter de l'Egypte et de sa route des Indes par la mer Rouge ? à la France pour l'empêcher de coloniser la Syrie et l'île de Chypre ? À la Grèce pour l'empêcher de se compléter par le littoral de la Méditerranée et par les belles îles qui portent sa population et son nom ? À tout le monde enfin, de peur que quelqu'un ne profite de ces magnifiques débris ? Ou bien faut-il nous entendre et les partager pour que la race humaine s'y multiplie, y grandisse et que la civilisation s'y répande ? ⁶

La France soutient l'intégrité de l'Empire ottoman mais elle craint la Russie qui devient la nouvelle race conquérante qui peut s'emparer de Constantinople et conquérir les chrétiens balkaniques.

Le voyage de Lamartine en Orient a eu lieu entre 1832-1833 et s'est déroulé sur une période de 18 mois. Mais il a rédigé l'ouvrage en 1835. L'Orient s'ouvre aux Français par la campagne en Egypte menée par le Général Bonaparte. L'orientalisme s'avère être un courant qui a pour but d'apporter un Orient éternel dans le monde de la littérature et des arts. L'Orient a été depuis l'Antiquité une terre convoitée, région qui a exercé sur l'Occidental une curiosité et un désir de représentation persévérants. Sans être circonscrit à un espace géographique bien défini, dont les frontières sont variables, ainsi qu'il résulte de

⁵ Voir à ce propos Mouna Alsaïd, *L'image de l'Orient chez quelques écrivains français (Lamartine, Nerval, Barrès, Benoît), Naissance, évolution et déclin d'un mythe orientaliste de l'ère coloniale*, thèse doctorale en lettres et arts, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Jean-Pierre Martin, 2009, p. 64.

⁶ *Le Résumé politique, op.cit.*, p. 525.

la définition donnée par *Le Dictionnaire universel du XIXe siècle*⁷ : « Rien de plus mal défini que la contrée à laquelle on applique ce nom », l'Orient constitue l'ensemble des Etats situés à l'orient par rapport à la partie occidentale de l'Europe, comprenant l'Asie, une partie de l'Egypte, une partie même de l'Europe. En dehors d'un terme géographique, l'Orient est une représentation forgée par la mentalité collective occidentale. Grâce à leur position privilégiée, s'articulant sur trois continents : l'Europe, l'Afrique et l'Asie, ces contrées du pourtour de la Méditerranée, ont abrité les grandes civilisations de l'Antiquité. Elles sont le berceau de toute une civilisation qui a produit un art monumental comprenant des œuvres d'art, des édifices, des monuments en pierre, peut-être le premier poème épique de l'humanité, l'épopée de Gilgamesh, d'où jaillit, selon R. Grousset, « la grande poésie des sémites secouée dès l'origine d'un frisson sacré »⁸.

Lamartine s'embarque à Marseille sur « un brick de deux cent cinquante tonnes », l'Alceste, à destination de l'Orient. A son bord, le poète avait mis une bibliothèque de presque 500 volumes. Il est accompagné de son épouse, Marianne, sa fille Julia, âgée de dix ans, dix hommes d'équipage, ainsi que de trois de ses fideles amis, Ferdinand de Capmas, Amédée de Parseval, et le médecin Delaroière, qui publiera lui-même un récit de voyage. Les étapes du voyage correspondent en partie à celles de Chateaubriand (la Grèce, la Palestine, Constantinople), mais Lamartine y ajoute la Syrie (comprenant l'actuel Liban), où il reste plusieurs mois, et il rentre à cheval par la Bulgarie, la Serbie et l'Empire austro-hongrois.

Il manifeste plus que jamais le désir de respirer un autre air, d'élargir ses horizons, de prendre ses distances vis-à-vis des turbulences de la vie politique. Cependant, ce voyage lui sert à l'évidence de tremplin pour la carrière politique qu'il envisage. Peut-être parviendra-t-il en Orient à réaliser ses rêves de grandeur et de gloire que la Monarchie de Juillet lui interdit ? La rencontre dans la montagne libanaise avec lady Stanhope s'avère utile parce qu'elle lui prédit qu'il aura un rôle important à jouer lorsqu'il rentrera en Occident ; en effet, il est élu député lorsqu'il était encore en Syrie, et, dès son retour en France, Lamartine prononcera plusieurs discours sur la question d'Orient à la Chambre. Dans son premier discours il annonçait sur un ton d'une sureté

⁷ *Le Dictionnaire universel du XIX e siècle*, Pierre Larousse, le mot "Orient", lien : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205363w/f1466>.

⁸ René Grousset, George Deniker, *La face de l'Asie*, Paris, Payot, 1955, p. 11.

absolue que : l'Orient s'écroule⁹. Il brosse un tableau ténébreux de l'Empire Ottoman en pleine décomposition, symbole de la barbarie et incapable de faire coexister dans son sein les peuples qui revendiquaient leur indépendance¹⁰. Lamartine soutient une politique interventionniste de la France en Orient – position qu'il exprime aussi dans *Le Résumé politique du Voyage en Orient*, qui plaide pour le démembrement de la Turquie, dont les parties allaient se placer sous la tutelle des grands pouvoirs.

La célèbre « question d'Orient » est le terme utilisé en France en vue de qualifier l'implication des diverses puissances européennes (principalement la France, l'Angleterre et la Russie), en raison des difficultés de l'Empire ottoman, en Méditerranée orientale et l'Europe balkanique. Elle commence vers 1774, lors de la signature du traité russo-turc de Kutchuk-Kaynardja, qui donne d'importants privilèges politiques et commerciaux à la Russie en Mer Noire.¹¹ Il s'agit, en fait, de la question du sort de l'empire ottoman, en démembrement, qui fait le sujet des préoccupations des grands pouvoirs européens : les Russes veulent contrôler les Balkans, les Anglais désirent protéger leurs intérêts commerciaux en contrôlant l'isthme entre la Méditerranée et l'océan indien, les Français conserver leurs privilèges dans le Levant.

L'image du consul apparaît fréquemment dans le voyage lamartinien et occupe une place de choix dans la conception de Lamartine sur la mixité orientale. Il n'accomplit pas seulement le rôle d'intermédiaire entre les autorités locales et les voyageurs européens, mais d'autant plus, il est le signe d'une fusion culturelle qui est un élément important de l'imaginaire de l'Orient lamartinien.¹²

À Athènes, Lamartine fut accueilli par M. Gaspari, agent du consulat de Grèce à Athènes, qui par l'obligeance qu'est le caractère de presque tous nos agents à l'étranger¹³ a le rôle d'initier les visiteurs et de se mettre à leur disposition pour leur faire découvrir la ville. Lamartine compare M. Gaspari à M.

⁹ Le premier discours *Sur l'Orient*, prononcé à la Chambre des Députés. Lamartine va réunir ses réflexions concernant la question de l'intégrité de l'Empire Ottoman dans une brochure publiée en 1840 sous le titre *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*; ces textes sont reprises et commentés par Louis Ulbach en „La France parlementaire” (1834-1851), par Alphonse de Lamartine, Paris, Lacroix, 1864, t. I, p.5.

¹⁰ Le deuxième discours *Sur l'Orient*, *ibid.*, t. I, p.10.

¹¹ Voir à ce propos, Mantran, Robert, *op.cit.*, *Histoire de l'Empire ottoman*, „Les Débuts de la question d'Orient”, Paris, Fayard, 1989, pp. 421-458.

¹² Voir à ce propos Sarga Moussa, *La relation orientale*, *op.cit.*, p. 114.

¹³ *Voyage en Orient*, t. 1, p. 130.

Fauvel, qui avait conduit Chateaubriand dans les ruines d'Athènes : « (...) nous eûmes dans M. Gaspari un second Fauvel, qui s'est fait Athénien depuis trente-deux ans, et qui bâtit, comme son maître, la maison de ses vieux jours parmi ces débris d'une ville où il a passé sa jeunesse, et qu'il aide autant qu'il le peut à sortir une centaine fois de cette poussière poétique. »¹⁴Lamartine lui esquisse un portrait digne d'un consul, doué d'une grande érudition et un homme d'esprit : « Consul d'Autriche en Grèce, (...), M. Gropius joint, à l'érudition la plus consciencieuse et la plus approfondie de l'antiquité, ce caractère de naïve bonhomie et de grâce inoffensive qui est le type des vrais et dignes enfants de l'Allemagne savante. »¹⁵

M. Gropius s'est intéressé de près à l'étude des antiquités en restituant les mots aux inscriptions, les fragments égarés des statues, les formes et les dates des monuments. Lamartine trouve un véritable plaisir de se trouver en compagnie de cet homme : « Avec un tel homme, les jours valent des années pour le voyageur ignorant comme moi. Je lui demandai de me faire grâce de toutes les antiquités douteuses, de toutes les célébrités de convention, de toutes les beautés systématiques. »¹⁶

La beauté de l'Orient est incarnée par la femme orientale. Elle cache habituellement son visage sous un voile ce qui empêche de le décrire. Selon Alain Buisine, la fermeture du voile redoublée par la barrière du harem, tout cela entretient le mystère, éveille l'imagination et excite la curiosité, avive le désir, et la moindre partie dévoilée du corps constitue une véritable récompense pour le voyageur.¹⁷ C'est par l'intermédiaire de la femme orientale symboliquement dévoilée que Lamartine éprouve son imaginaire de l'autre en le confrontant au réel.

La femme athénienne est une « belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays ». ¹⁸Tandis qu'à Rhodes Lamartine s'apprête à admirer de :

ravissantes figures de femmes vues le soir assises sur les terrasses, au clair de lune. C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour ; - c'est la taille des femmes grecques, mais

¹⁴*Ibidem*, t. 1, p. 131.

¹⁵*Idem*.

¹⁶*Ibidem*, p. 132.

¹⁷ Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Zulma, 1993, p. 23.

¹⁸*Ibidem*, t. 1, p. 130.

plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. – Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse ; mais la ligne régulière, droite et large du nez donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. Les sculpteurs grecs eussent été bien plus parfaits encore, s'ils eussent pris leurs modèles de figures de femmes en Asie !¹⁹

Le compagnon de voyage de Lamartine, Jean Vaast Delaroière, médecin et ancien maire à Hondschoote, contribua à la victoire parlementaire du poète. Il compte parmi ses trois compagnons de voyage auquel le poète fait un éloge, dès avant le départ de Marseille.

Delaroière accompagnera Lamartine jusqu'à Constantinople, où ce dernier restera quelques semaines. Parti le 11 juillet 1833, le médecin effectue en moins de deux mois (y compris la quarantaine à Semlin) le trajet de retour, parcourant les mêmes étapes que le poète, du moins jusqu'à Belgrade. Ensuite, il se dirige vers Vienne, Prague, Dresde et Francfort. Il montre un grand intérêt pour les aspects nationaux et les problèmes politiques des pays qu'il découvre.

Ses opinions, ses vues tout au long du voyage commun avec Lamartine, sont à même de nous faire deviner et pressentir la manière où, pendant un an entier, le médecin put contribuer à orienter les curiosités et les réflexions de son éminent ami. Pourtant, la compagnie de Lamartine lui faisait une vive impression qui le gênait de temps en temps. Il réussit à se libérer de sa présence quelque peu envahissante à l'occasion d'une excursion qu'il fit seul dans le Liban.

En doublant le cap Saint-Angelo, Delaroière décrit comme Lamartine la demeure d'un ermite qui regardait debout et immobile devant cette demeure solitaire, sa robe brune et son capuchon ressortaient gravement sur ces pierres grises, sa barbe blanche et son front ridé donnaient une mélancolique solennité à toute la scène : « cet homme, placé dans une solitude inabordable, nourri de ces grandes scènes du ciel et de la mer, comment doit-il envisager la vie ordinaire des hommes, cette vie souvent si mesquine par les mille soins qu'elle réclame, par les craintes puérides qui l'assiègent, et par les travaux continuel qui l'absorbent ? »²⁰

Doublant entièrement le cap, ils aperçurent les sommets des montagnes,

¹⁹ *Ibidem*, pp. 154-155.

²⁰ *Ibidem*, p. 19.

nettement dessinés, représentant tantôt d'éminentes ruines, tantôt des pics variés qui étaient transparents de lumière :

Dans le lointain, on voyait l'air rempli de vapeurs argentées, parsemées de quelques poussière d'or ; plus près, ces vapeurs devenaient presque violettes, et tout était sombre et noir au bord de la mer, qui, elle-même, par un reste de réflexion du soleil, semblait couverte de lames mobiles d'un or mat et pur ; ces lames s'étendaient du rivage à notre bâtiment, et nous liaient ainsi à toute cette scène magique. Que nous étions heureux de voir cette Grèce dans un tel moment et sous un tel jour ! ²¹

La Grèce que Delaroière décrit est semblable à l'impression que Lamartine s'est forgée sur ce pays : « partout l'on ne voit que villes en ruines, plaines désertes et ruisseaux taris. Quelle différence avec cette Grèce si animée et si brillante des écrivains et des poètes ; avec cette Grèce, dont chaque site a été chante, et dont chaque nom est harmonieux ! Quand, de cette désolation matérielle, on s'élève à la désolation morale, la tristesse qu'on en ressent est sans bornes ». ²² Athènes éveille à Delaroière des sentiments de désolation ainsi qu'à Lamartine : « nous entrâmes dans un amas de décombres de pierres et de terre séchée au soleil, et c'était là Athènes ; j'avais déjà été un peu désappointé en voyant le Pyrée, que je trouvais, par ses dimensions, ne répondre nullement à mes idées préconçues ; je passai légèrement sur ce mécompte en faveur d'Athènes que je devais voir bientôt. Mais l'impression première que je reçus, de sa grandeur passée, ne répondit non plus à mon attente. » ²³

Pour Delaroière comme pour Lamartine, la première vue du Parthénon est décevante. L'un et l'autre insistent sur une image préexistante, jugée idéalisante, alors qu'ils voient un ensemble de ruines désarticulées et sans grandeur : « une petite colline qu'on nomme l'acropole, enfermée dans un mur, couverte de débris de marbre, de quelques colonnes isolées encore debout et de quelques autres, soutenant un reste de temple ; le tout n'offrant pas une idée plus grandiose que la colline même sur laquelle ces restes se trouvent. » ²⁴ On peut supposer que Delaroière s'inspire du *Voyage en Orient*

²¹ *Ibidem*, pp. 19-20.

²² *Ibidem*, p. 23.

²³ *Ibidem*, pp. 31-32.

²⁴ *Ibidem*, pp. 32-33.

de Lamartine, qui écrivait de son côté :

L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on attend, vu ainsi ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images.²⁵

Pour Delaroière, le Phyx (l'Assemblée athénienne) est vu à travers le filtre platonicien de la critique des sophistes, ce qui donne lieu, en retour à une pique contre les dangers de la démagogie dans la France de Louis-Philippe²⁶ :

Et ce peuple aveugle dans son amour comme dans sa haine décerne la louange ou le blâme par caprice ou par vanité. Il y a bien des années écoulées depuis lors ; maintenant le peuple est-il plus sage ? plus juste ? Les motifs de ceux qui le gouvernent ou qui voudraient le gouverner sont-ils plus purs ? plus désintéressés ? Notre future histoire nous l'apprendra.²⁷

Delaroière avoue que c'est à Rhodes qu'il voit des femmes turques pour la première fois. Mais pour lui, ce 'choc culturel' est en réalité la confirmation d'un préjugé anti-islamique déjà bien ancré chez nombre de voyageurs antérieurs. Il décrit l'habit de la femme turque de Rhodes et compare ces femmes voilées à « de grands fantômes blancs ».

un bandeau blanc descendant jusqu'aux yeux, comme celui des religieuses, cache leur front ; un autre bandeau descend du bas des yeux et cache le reste de la figure : ces yeux isolés au milieu de cette face blanche font un vilain effet. Des babouches jaunes, un large pantalon et une tunique sans plis achèvent l'habillement de ces femmes, souvent dans leur intérieur les bandeaux qui couvrent la figure sont ôtés et la figure est nue ; mais elles les mettent toujours quand elles sortent, ainsi qu'un long voile blanc qui descend de la tête aux pieds, enveloppe tout le corps et les fait paraître comme de grands fantômes blancs.²⁸

²⁵ Lamartine, *Voyage en Orient*, op.cit., p. 115.

²⁶ Sarga Moussa, *Un voyage, deux regards: la construction de l'ailleurs oriental chez Lamartine et Delaroière*, paru dans *L'ailleurs depuis le Romantisme*, p. 135.

²⁷ Delaroière, op.cit., p. 34.

²⁸ Delaroière, op.cit., p. 37.

Lamartine décrit longuement à Rhodes de ravissantes figures de femmes largement occidentalisées :

« C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour ; - c'est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse ; mais la ligne régulière, droite et large du nez, donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. »²⁹

Quant à la vision qu'il se fait de l'Empire Ottoman, il convient de dire qu'elle diffère de celle de Lamartine, qu'il essaie de « corriger » tant au cours du voyage lui-même, que lors de la rédaction des *Souvenirs*. D'Athènes à Constantinople, malgré « une provision d'admiration faite d'avance »³⁰, sera tour à tour désappointé par la capitale hellénique, déçu par le Liban, sévère envers « l'influence léthargique et destructive » des Turcs en tous les pays gouvernés par eux³¹. Il ne partage aucunement l'avis que son compagnon s'est fait des Turcs, auxquels il prêtait une parure de rêve. On ne trouve chez Delarivière ni l'éloge de l'islam (il oppose au contraire la « civilisation chrétienne à l'incurie des musulmans »³²), ni tentation impérialiste ; rempli de préjugés (C'est donc vrai ce qu'on dit des Arabes, qu'il est impossible qu'ils ne mentent pas à l'homme qui les interroge³³), le médecin Delarivière ne développe pas pour autant le moindre projet de démantèlement de l'Empire ottoman. A l'inverse, Lamartine tient un double discours dans son récit de voyage : l'un, de nature *œcuménique*, visant à rapprocher deux grandes religions monothéistes ; l'autre, visant à faire de la France une grande puissance en Méditerranée.

Il oppose à la léthargie turque, tantôt le pittoresque des régions traversées, tantôt les traits et les qualités des populations rencontrées. Il se montre soucieux face aux pays trouvés sous l'occupation musulmane, et enregistre les aspirations, la situation des peuples slaves et chrétiens des Balkans. En tant que Français chrétien, il comprenait exactement l'ampleur de ce phénomène.

Il décrit la ville d'Andrinople comme un « grand et beau bazar », Sophie comme une « ville assez grande, mais triste, toute bâtie en briques

²⁹ Lamartine, *Voyage en Orient*, op.cit., p. 131.

³⁰ *Ibidem*, p. 32.

³¹ *Ibidem*, p. 49.

³² *Ibidem*, p. 133.

³³ *Ibidem*, p. 148.

cuites au soleil », il arrive à une conclusion qui affermit sa conviction :

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'ici, comme dans les autres provinces de la Turquie, tout ce qui n'est pas musulman conserve un sentiment de nationalité distinct de celui de son gouvernement et que les anciens possesseurs du pays ne regardent la loi turque que comme une loi d'oppression transitoire imposée par la force, et à laquelle il sera toujours juste de se soustraire quand on le pourra³⁴.

Delaroière attire l'attention sur « cette Turquie qui, comme administration financière, est le plus pitoyable pays du monde », mais il se montre confiant sur la « liberté dont jouissent les étrangers qui la visitent ; nulle part les autorités ne vous inquiètent, partout vous les trouvez prêts à vous rendre les services qui dépendent d'eux »³⁵.

Une fois à la frontière autrichienne, à Semlin, capitale de l'Etat serbe qui jouit d'une faible indépendance politique, il se trouve obligé de se faire vérifier par les douaniers et passer par les épreuves de la « quarantaine » médicale à laquelle on soumettait tout voyageur en provenance de l'Orient. En fait, ce n'est que le commencement d'une aventure lors du passage des « douanes successives » de Semlin à Frankfort, quand on trouvait prétexte afin de le priver de toutes ses provisions de tabac.

Lamartine a exposé à plusieurs reprises les buts de son voyage. Mais excepté les motifs personnels, il y a autant de facteurs déterminants tels : le goût romantique de l'évasion par le voyage en terre lointaine et dans pays étrangers, la naissance et le rapide développement de l'orientalisme. Il reconnaît lui-même à maintes reprises dans son *Voyage en Orient* que les voyages lui semblent essentiels à la formation morale et intellectuelle de l'homme :

Voyager, c'est résumer une longue vie en peu d'années ; c'est un des plus forts exercices que l'homme puisse donner à son cœur comme à sa pensée. Le philosophe, l'homme politique, le poète doivent avoir beaucoup voyagé. Changer d'horizon moral, c'est changer de pensée .³⁶

³⁴ *Ibidem*, p. 272.

³⁵ *Ibidem*, p. 274.

³⁶ *Voyage en Orient*, t. VI, *op.cit.*, p. 155.

Bibliographie

Corpus

Alphonse de Lamartine, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur*, Paris, Chez l'éditeur, 1861 ;

Jean-Vaast Delarozière, *Voyage en Orient*, Paris, Debécourt, 1836 ;

Bibliographie critique

René Grousset, George Deniker, *La face de l'Asie*, Paris, Payot, 1955 ;

Sarga Moussa, *La relation orientale, Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient*, Paris, Klincksieck, 1995 ;

Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, „Les Débuts de la question d'Orient”*, Paris, Fayard, 1989 ;

Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Zulma, 1993 ;

Mouna Alsaïd, *L'image de l'Orient chez quelques écrivains français (Lamartine, Nerval, Barrès, Benoît), Naissance, évolution et déclin d'un mythe orientaliste de l'ère coloniale*, thèse doctorale en lettres et arts, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Jean-Pierre Martin, 2009 ;